

■■■ avec son lot de métaphores et de paraboles, est une bénédiction pour un auteur! Grandir dans une communauté où tant de choses se passent sous la surface est un appel à devenir écrivain: je ne pouvais que vouloir mettre au jour cette hypocrisie, raconter toutes ces histoires cachées.»

On y voit la colère accumulée par la romancière face aux oppressions dont elle a été témoin. Si le livre a été écrit avant le mouvement MeToo, il résonne avec force aujourd'hui. «Les communautés religieuses n'ont pas l'apanage du patriarcat», résume-t-elle. La voix de Miriam Toews se fait plus basse quand elle évoque le souvenir de sa sœur, souffrant de dépression, qui s'est suicidée (de même que leur père). Des drames dont elle tient leur communauté en partie pour responsable. «Bien sûr, la maladie mentale existe partout, mais je sais aussi que les chiffres sont plus élevés dans ce type de communauté, ce qui est normal quand on

voit à quel point on y insiste sur la culpabilité, la discipline et le silence. Je ne sais pas combien de fois on m'a martelé que nous étions des pécheurs, nés mauvais, promis à l'enfer. Cela me brise le cœur de voir à quel point ces discours peuvent laminer les âmes.»

Comment est-elle perçue côté mennonites? «On ne peut pas dire que les religieux aiment mes livres... L'idée de femmes qui se réunissent pour parler entre elles est très menaçante! Ils me verraient bien morte, mais, comme ils sont pacifistes, au fond, je me sens protégée!» commente-t-elle dans un grand rire clair. Voilà quelques années, sa mère l'a rejointe à Toronto pour vivre loin de la communauté. Libre, enfin ■

«Ce qu'elles disent», de Miriam Toews, traduit de l'anglais (Canada) par Paul Gagné (Bouchet-Chastel, 240 p., 19 €). Rencontre Miriam Toews/Carolin Emcke le 3 octobre à la maison de la Poésie, à Paris.

## Deux cent quarante nuances de bleu

Dans un essai intime autour d'une couleur, Maggie Nelson, qui n'est pas une bleue, convoque Barthes, Warhol et Billie Holiday.

PAR CLAUDE ARNAUD

Quel impact le bleu a-t-il sur notre humeur? La réponse est plus délicate que prévu pour une anglophone. Car si cette couleur est pour beaucoup le reflet du ciel et de la mer, l'image même de la vie et de la gaieté, elle sert aussi à désigner dans la langue de Keats la déprime—ces *blue devils* qui contribuèrent à nommer le blues, ce chant d'esclaves. Comment donc penser l'ambiguïté foncière d'une «note» qui met autant le bleu à l'âme qu'elle la réjouit?

Devenue avec «Les Argonautes» la star de l'avant-garde américaine, la poétesse et essayiste américaine Maggie Nelson relève le défi en 240 fragments libres, un puzzle qui regarde vers Pascal autant que vers Barthes. Essai à la française, à sauts et à gambades, aurait dit Montaigne, «Bleuets» procède d'une démarche qui échappe à tout esprit de système, les enchaînements ne s'embarassant pas toujours de logique. Les références renvoient à Warhol autant qu'à Billie Holiday ou à Platon, ce bonnet de nuit qui voyait dans la couleur un narcotique aussi dangereux que la poésie: on pense à la pop philosophie d'Avital Ronell, où l'histoire et la musique, l'actualité et la métaphysique sont convoquées avec une désinvolture assumée.

Plus qu'un traité sur les couleurs comme Goethe en signa avant Michel Pastoureau, «Bleuets» s'im-



pose comme une façon libre de parler de soi et du spleen. Maggie Nelson y évoque avec gourmandise la «couleur» de son désir physique pour les hommes autant que le blues que connut l'une de ses meilleures amies après un accident de voiture. On serait tenté de parler d'autophilosophie, comme il y a de l'autofiction ou de l'égohistoire, si le ressenti ne l'emportait sur le concept et le plaisir sur le désir de convaincre. Le tout se savoure avant de s'évaporer avec grâce, une fois le livre refermé, telle la vue éblouissante du grand bleu au retour d'une croisière ■

«Bleuets», de Maggie Nelson, traduit de l'anglais par Céline Leroy (Editions du sous-sol, 108 p., 14,50 €).

**Eleonore libre.** Poétesse et essayiste, Maggie Nelson, 46 ans, est une star de l'avant-garde littéraire américaine.

«Et si je commençais en lisant que je suis tombée amoureuse d'une couleur. Et si je le racontais comme une confession (...). "C'est venu petit à petit."» («Bleuets»)